Document généré le 28 avr. 2024 03:52

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour non-liseurs

Fernand Ouellette

Volume 35, numéro 6 (210), décembre 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31613ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ouellette, F. (1993). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, *35*(6), 195–196.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

POUR NON-LISEURS

FERNAND OUELLETTE

Bach* : Partitas pour clavier, Maria Tipo, piano

Jamais je n'aurais tout à fait entendu Bach sans le travail de Maria Tipo sur Scarlatti. Pour la première fois, me semble-t-il, j'entends les *Partitas* pour clavier à travers le filtre de Scarlatti. Du moins sur le plan de la clarté. Et tout devient transparent et lumineux. C'est le grand art d'Italie. C'est la puissance du piano. Claudio Arrau**, quelques mois avant de mourir, a repris les *Partitas*, mais il est sûr qu'il les a entendues à travers la gravité de Beethoven ou l'âpreté de Schütz. Ce qui donne, dans les sarabandes, une profondeur indicible, mais estompe la lumière des mouvements plus rapides. À travers Scarlatti, tout devient silence et magie. Tout devient intemporel. Maria Tipo filtre les sons et les silences jusqu'à l'or pur. Écoutons, par exemple, la courante de la 6e *partita*, la sarabande des 1e, 2e, 5e, ou l'allemande de la 2e. On ne peut rien imaginer de plus splendide ni de plus émouvant. De mieux transmuté. Mais il n'y a de pareille métamorphose qu'avec une vénération du texte. Tipo respecte le caractère de danse de chaque mouvement. La gigue de la 5e nous emporte. Bach lui-même doit danser avec les anges. Une telle

* Jean-Sébastien Bach : *Six partitas pour clavier*, EMI classics, 1992, CDC 7 54463 2 et 7 54464. 2

** *Quatre partitas pour clavier*, Philips, 434 904-2

déférence envers le compositeur, à travers, de plus, une longue fréquentation des arrangements et des transcriptions de Busoni, donne à la toccate de la 6e *partita* une coloration aspirée par l'orgue. Tipo est passée maître dans la retenue et dans le toucher immatériel. Dans les sons impalpables. Sa lecture provient d'une contemplation profonde. Cette contemplation, soutenue par des tempos infaillibles, la conduit naturellement au *duende*, pour ne pas dire à la grâce. Le piano prend les couleurs de l'âme et les vibrations de l'accompli. Il va à grands coups d'aile dans son *ailleurs*. Tipo s'avance avec Bach, dans sa joie profonde (gigue de la 4e), comme Celibidache avec Bruckner, dans ses derniers enregistrements chez Sony, ou Carlos Kleiber avec Brahms. Voilà la magnificence de l'interprétation. Maria Tipo s'impose comme l'une des grandes pianistes d'aujourd'hui.

L'enregistrement est superbe de présence et de vérité. Nous sommes dans la salle de l'Académie Diplomatique Internationale de Paris, en avril 1991 et en février 1992. L'autre vérité du piano, c'est l'enregistrement plus rapproché de Claudio Arrau. Dans les deux cas, des réussites magistrales.